

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marie-Alice BONDALLAZ

Le Prince de Rhône : Sigismond, roi de
Bourgogne, partie I

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1943, tome 41, p. 161-167

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Le Prince du Rhône :

Sigismond, roi de Bourgogne

Dragon aux écailles d'acier, qui porte sur son dos les arbres arrachés, des herbes longues et des ronces comme une chevelure, l'Arve roule ses eaux glacées dans le tumulte de ce printemps si lointain où déjà les vents de mars ont fondu les neiges et grossi les torrents, faisant monter la brume dans les lents crépuscules.

Plus rien ne luit sous les étoiles immuables, les mêmes qui voici plus de mille ans éclairaient ce même torrent au pied de ses falaises, et ce même plateau de Carouge, qui s'appelait alors, dit-on, Karrog, en celtique, ou, plus tard, en latin, Quadrivium.

Karrog. Bourgade bâtie sur une éminence due à la fureur des eaux diluviennes apaisées maintenant et réduites à ces deux torrents tumultueux, l'Arve et la Drize ; l'Arve qui va mêler sa couleur de plomb parmi les saules, à la profonde émeraude du large torrent rhodanien, tandis que la Drize descend en courant et rongéant les collines, qu'elle a fini d'abaisser tout au long des âges en ces talus charmants où sous les noisetiers fleurissent à présent les scylles bleues et les pervenches.

Et dans le ciel du Levant, le Salève accroupi, chimère violette, emplît tout l'horizon.

C'est une bien vieille histoire que la rivière raconte à la montagne, et si l'on écoute en ouvrant son cœur aux voix du passé, l'on peut entendre encore ses confidences.

Nibelungen, enfants du Brouillard.

Burgunden, enfants du Vent, ainsi que le voudrait une étymologie bien séduisante : Bur, ou Byr, Kunden, enfants de Byr, le dieu Scandinave des tempêtes. Et l'on sait que les Nibelungen sont le nom que l'on donnait à nos ancêtres burgondes, alors que régnaient, riches et puissants, à Worms sur le Rhin, les rois Gunther, Ghernot et Ghiselherr, « an Lobe alle gleich », avec leur mère Itha et leur sœur Chrimhilde.

Les trompettes d'argent sonnent clair tout au fond du brouillard. En écho voici que les violons, les cors et les hautbois font doucement retentir le motif de Sigmund, dans les Walkyries de Wagner.

La fanfare se fait toujours plus vibrante ; il s'y mêle un confus murmure de foule et de pas de chevaux, dans un tintinnablement de gourmettes, un froissement d'étendard, un roulement de chariots, et tout à coup l'enfant du brouillard Sigismond sort de l'ombre, étincelant dans sa cuirasse d'or, et dans son casque aux mille escarboucles.

Autour de lui se presse le cortège du vieux roi Gondebaud, son père, souverain de Genève et roi de la Bourgogne, de ce beau royaume qui s'étale des sources du Rhône glacées parmi les abîmes, jusqu'à son embouchure dans la mer tiède et bleue, la divine Méditerranée. Il s'en va faire couronner son fils à Carouge, au mois de mars de cette année 513, dans l'enceinte entre les collines que nous appelons maintenant les Moraines, au bord de l'Arve.

Appesanti par l'âge et sentant aux talons de ses sandales l'haleine glacée du dogue Fenris, qui précède la mort, le vieux roi a voulu que son fils fût élevé sur le pavois devant ses Leudes et devant tout le peuple, afin d'éviter le désordre après sa mort.

Un siècle s'était écoulé depuis que, chassés par les Huns, les Nibelungen ont quitté le beau royaume de Worms, sur le Rhin.

Gondebaud est le fils de Gontheuque, lui-même gendre et neveu du dernier des Nibelungen de Worms : Condahar, celui-là même qui, jeté jusqu'à la mer et jusqu'aux Pyrénées par son premier élan, était revenu tout le long du Rhône fixer son destin et le nôtre, autour du beau croissant d'azur éblouissant, notre lac, devenu le *Mare Nostrum* des Burgondes, aussi pure, aussi bleue que l'autre Méditerranée.

Sigismond était né au Palais de Genève, qu'habitait son père Gondebaud, avec la reine Théodelinde son épouse, et ses nièces, les princesses Clotilde et Sédeleube, qu'il avait ramenées de Vienne après la mort de leur père.

On vient de retrouver, rue du Soleil-levant, les restes du palais, bâti par les Romains, et devenu la résidence de nos rois après la conquête burgonde. Ils s'y trouvaient à

leur convenance, dans les grandes salles pavées de mosaïques à fond d'or, où des colonnes de marbre vert soutenaient la charpente en bois sculpté des plafonds. Dans les parois s'encadraient des bas-reliefs d'albâtre, d'un travail exquis (on les voit encore au Musée de Genève), et devant le cintre des portes retombaient les étoffes d'Asie aux ramages féeriques, où l'on voit des griffons se tordre et s'affronter autour du col émaillé d'une amphore coiffée d'émeraude. L'aire en terre battue formant le sol des chambres est colorée de rouge, comme ces allées des jardins de Provence, où le soleil couchant met des reflets de pourpre morte.

Les fenêtres, étroites et basses, étaient fermées de volets en bois découpé, ciselé et peint avec beaucoup d'art, par les artisans du pays. Aux heures trop chaudes, le soleil n'y pouvait entrer que par des ouvertures en forme de roses, de croix et de cœurs. Comme ces découpures étaient peintes en rouge dans leur épaisseur, la lumière y prenait une douceur mystérieuse, et les chambres baignaient dans une lueur rose.

Il y avait une chapelle dans la cour, et de petits jardins pleins de lys, de grands hélianthes, de passeroles et de mille fleurs au doux parfum ou de couleurs éclatantes. Une terrasse à balustres dominait l'étage des chambres, et par derrière, il y avait des salles de bain qu'on a retrouvées, et même des foyers et tout un système de canaux pour envoyer la chaleur dans tout le palais en hiver, quand la bise noire souffle, en décembre, sur Genève.

Le prince des Goths, Théodoric, était si beau qu'à Byzance, les longs yeux noirs des femmes allaient à lui, comme le fer à l'aimant, de l'antique Basilisse Vérine, chatte intrigante aux aguets dans le gynécée, jusqu'à la clarissime Ariadne, sa fille, qui plus tard, étrangla son petit enfant pour régner.

Puer elegans, adolescent flexible et charmant, ses yeux couleur de mer et ses cheveux de soleil éblouissaient la cour du vieil empereur Léon, qui le faisait élever près de lui comme un Porphyrogénète, quoique fils de Barbare.

A dix-sept ans, il s'en alla recueillir l'héritage de son

père, Dithmar (ou Théodmar), le roi des Goths de Pannonie, allié fidèle des Basileus d'Orient. Il en était revenu l'an d'après, à la mort de Léon, parmi les intrigues, les meurtres, et les mille aventures de sang et de mensonges, pour affermir sur le trône Zénon, le mari d'Ariadné, qui ne pouvait plus guère se passer de lui ni de ses jeunes forces.

475. Théodoric est à la cour de Byzance ; il y voit arriver les messagers Hérules, apportant d'Italie le manteau de pourpre, le glaive et les sandales écarlates, arrachées au dernier empereur d'Occident : Romulus Augustule, par le roi barbare Odoacre. L'empire est mort en Occident, Odoacre est roi souverain d'Italie. Il faudra vingt ans pour que Zénon, fou méprisable, ignoble et sans honneur, essaie enfin de lui arracher cette perle de son diadème impérial. Il songe alors aux guerriers Goths dont le jeune roi est dans toute sa force, et dont le prestige est dangereux si près du trône.

L'armée des Goths a franchi les Alpes ; elle est tombée sur les Hérules, et Théodoric est vainqueur près de Vérone, ce qui lui vaut son nom de Théodoric de Vérone, ou bien en dialecte teuton : Dietrich de Vern ou Bern, le roi fameux des Nibelungen. Il prend la ville et s'y installe, en attendant que, trois ans plus tard, sa conquête, les Hérules exterminés, et leur roi Odoacre tué de sa main, le laissent maître du royaume avec sa capitale Ravenne, Rome étant ville des Papes et du Sénat, désertée depuis un siècle par le maître du monde.

Théodoric est roi d'Italie, mais en se reconnaissant vassal de Byzance. Et pour augmenter son prestige, il épousa la sœur du roi Clovis, Alboflède, peu après le mariage de ce roi des Francs avec sainte Clotilde.

En même temps il donnait ses deux filles naturelles à des monarques souverains : la plus jeune épousait Alaric II, roi des Wisigoths d'Espagne, tandis qu'Ostrogotha devenait reine de Genève, par son mariage avec Sigismond.

La reine Ostrogotha est aussi appelée Amalberge, du nom de famille de son père, de la race illustre des Amales, ainsi qu'il aimait à le dire.

Elle eut du roi Sigismond deux enfants : Suavegothe, et Sigéric.

Aussitôt que la mort de son père, à Genève, l'eût fait roi de Bourgogne, Sigismond, converti par son ami saint Avit de Vienne, se hâta de libérer l'Eglise opprimée quoique sans excessives cruautés par son père Gondebaud, qui était arien. Il fit aussitôt purifier les églises de Genève ; St-Pierre fut rebâti sur les ruines de la petite chapelle des premiers temps du christianisme, agrandie, embellie, construite en bois sur des fondements de pierre et de brique, mais ce bois était travaillé, sculpté, découpé et peint, car nos ancêtres étaient déjà réputés des artistes dans ces sortes d'ouvrages. Eglises, palais, maisons en étaient ornés avec plus ou moins d'élégance et de magnificence. Malheureusement la fréquence des incendies en détruisit jusqu'à la trace ; on en a cependant gardé le souvenir par des représentations dans les peintures du temps, miniatures ou fresques, et par les décorations en marbre qu'on peut voir encore dans nos musées (à Genève, par exemple), provenant de l'antique église de St-Pierre.

S. Sigismond fit aussi relever de ses ruines la chapelle de Ste-Madeleine où les bateliers du lac attachaient leurs barques avant d'y venir prier leur patronne, sur le même emplacement où plus tard s'élèvera l'église que nous connaissons, perdue aujourd'hui et noyée dans un océan de maisons serrées autour d'elle à la place où jadis frissonnaient les roseaux sur la grève où le lac vient mourir.

Un autre sanctuaire, dont malheureusement il ne reste plus rien, avait été consacré par le saint roi à la Mère de Dieu, sous le titre touchant de Notre-Dame de Consolation, à l'entrée du Pont du Rhône, à Genève. Mais déjà plus que tout, le tombeau de saint Maurice et les Martyrs d'Agaune avaient son cœur. Il aimait à s'y rendre pour ses dévotions ; il passait la nuit en prières devant l'autel, dans l'humble basilique primitive, bâtie au IV^e siècle par saint Théodule. Dès l'aube, il assistait à la première Messe, et voici ce qui arriva :

Il vit un jour le ciel ouvert au-dessus de l'autel, et les anges qui chantaient : *Sanctus, sanctus, sanctus Dominus*, tandis que le glorieux Martyr saint Maurice, avec tous ses compagnons, répondaient : *Gloria tibi, Domine, qui natus*

es de Virgine, accompagnés par le roi David lui-même sur sa harpe. Spectacle ravissant et qui ne lui fut pas montré en vain.

Il y vit, en effet, clairement, la volonté de Dieu, qui était d'entendre ici-même le chant ininterrompu de ses louanges, la *Laus perennis*.

Le pieux roi fut docile à cette volonté, et il fit édifier sans retard une abbaye, très libéralement dotée par lui, où des moines se réunissaient sous une règle propre, venant des solitudes et des monastères les plus réputés par leur sainteté.

Ainsi fut créée la Royale Abbaye de St-Maurice d'Agau-ne, telle qu'elle existe encore, avec tous ses privilèges.

Le roi l'aimait comme une amie, et c'est chez elle qu'il vint se réfugier lors de la grande épreuve de sa vie.

Nomen, Omen, les noms ont leur destinée.

Le prince chrétien Sigismond, fils de Gondebaud, porte le nom de son aïeul païen Sigmund, dont le thème qui symbolise le printemps, est fait de douceur, d'amour et de tristesse dans la tragédie des Nibelungen, Sigmund, dont le Destin mène les pas à travers la forêt vernale, au son des violons, des cors et des hautbois tragiques, vers la plaintive Siglinde.

Et c'est au printemps que son petit-fils est amené par son père à Carouge, pour y recevoir la couronne. Il symbolise, comme lui, un renouveau plein de tempêtes, une jeunesse en fleur pleine de passions.

Printemps mélancolique aussi doux qu'un automne, parmi les murmures de l'eau sous les frondaisons vertes, et les sanglots cachés « de la source sans nom qui, goutte à goutte, tombe et qui, d'un son plaintif, emplît la solitaire combe ».

Une odeur amère et vivante sort des fougères et des mousses gonflées par la chaleur profonde de la terre amoureuse, et se mêle au parfum caché, suave et poignant des violettes.

La forêt de printemps, vibrante d'un soleil tout emmêlé de pluie et traversé de bourrasques, oh ! comme elle est pareille au cœur des jeunes hommes étreints par la fureur d'amour, et comme elle attire la foudre !

Cette fureur d'amour, implacable, fatale, c'est elle qui rend Sigmund criminel, inceste, adultère, en le forçant d'entraîner loin de son époux Siglinde, sa sœur et son amante éternelle.

La colère des dieux le poursuit, ajoutée à celle des hommes. Errants, traqués, hagards, ils ne sont plus que terreur et passion folle, jetés de l'une à l'autre, et vivant mille vies dans une seule étreinte que l'odeur de la mort rend plus ardente.

Et puis, la foudre tombe, Hundig approche, l'époux outragé, et Sigmund brandit son épée divine, que Wotan, d'un seul coup, brise, livrant à la mort son malheureux fils et Siglinde au désespoir. Il faudra bien qu'elle vive, afin de sauver l'enfant qu'elle porte et qui sera Sigfrid, mais de quelle vie, toujours misérable et brisée.

Le crime du roi Sigismond, son petit-fils, est de ceux que rien n'excuse, ni ne pardonne.

M.-A. BONDALLAZ

(A suivre)